

CHAPITRE X

Le Règne du Silence — Les Vies Encloses *Le Miroir du Ciel Natal*

Le propre de la vie profonde de Georges Rodenbach était l'élévation, l'extase. Ses poèmes expriment l'essence et la diversité ondoyante, sous une feinte monotonie, de cette aspiration si élevée de l'âme.

On a reproché souvent au poète des villes de rêve son insistance à reprendre les mêmes thèmes, comme le signe d'une impuissance à se renouveler et à atteindre à de hauts sommets spirituels. Essayons de dissiper ce malentendu.

Dans une lettre écrite à un ami, à la fin de sa vie, Rodenbach a indiqué le lien commun de ses poèmes et de ses romans : le silence. Les uns sont l'évocation des *décors de silence* et les autres des études d'*êtres de silence*. Dans le silence, les choses chantent ; Rodenbach les écoute et sans se lasser il les dénombre, les décrit, établit des correspondances entre elles. *Le Règne du Silence*, *Les Vies Encloses*, *Le Miroir du Ciel Natal* sont comme les étapes de cette introspection continue, entreprise par un analyste extrêmement fin, extrêmement délié, qui vibre avec une intensité inouïe, qui saisit les nuances avec la plus exquise délicatesse et excelle à les traduire dans des images fluides, des associations d'idées et de mots imprévus, jusqu'à en faire ce qu'on a appelé « une mosaïque sur l'impalpable ».

Analysons objectivement chacun des trois livres évocateurs des *décors de silence*.

Le *Règne du Silence* comprend six parties : *La Vie des Chambres, Le Cœur de l'Eau, Paysages de Villes, Cloches du Dimanche, Au fil de l'Âme* et *Du Silence*. Le volume se clôt sur un épilogue destiné à lui servir de synthèse. Les chambres ne sont pas d'« inanimés décors ». Elles possèdent une âme bonne. Elles vivent d'une vie étrange, riche de vieux souvenirs de famille :

*En des rêves plus beaux que la vie ambiante,
Grandissant toute chose au Symbole, voyant
Dans chaque rideau pâle une Communiant
Aux jalbalas de mousseline s'éployant
Qui communit au bord des vitres, de la Lune !
Et voyant dans le lustre une âme de cristal
Qui crispe au moindre heurt ses branches une à une,
Sensitive de verre à qui le bruit fait mal.*
.....

Il est doux d'associer son âme à cette vie des chambres et d'y jouir de leur paix, car la chambre est un « doux port relégué ».

Un triste après-midi, le cœur du poète souffre de voir mourir un bouquet et ce petit événement l'incite à chercher des analogies entre sa vie et cette agonie de fleurs.

Dans les chambres, le miroir, le piano muet, les rideaux de tulle évoquent également une série d'images de leur existence. Quand, au crépuscule, l'obscurité « la tueuse de joie » pénètre dans les pièces, elle apporte des craintes, des peurs sourdes et

L'ombre est un poison noir, d'une douceur mortelle !

Les rêves que l'on formule s'évadent de nous et vont se perdre dans l'air nu, attirés par les miroirs,

*Symboles de la fuite éparse de nos rêves
Qui vont mourir au fond des glaces brèves.*

Dans la pénombre, le lustre vibre en sourdine et semble souffrir comme le cœur du poète qui frissonne.

La chambre lui fait bon accueil quand il revient le soir, et le sourire des portraits anciens qui ont vu tant de choses a un charme puissant qui reconforte. Par une fenêtre ouverte une musique « déferle à petites vagues », tristement éveille en lui des échos confus « comme un songe ». Mais malgré la retraite dans les calmes maisons,

*La Vie impérieuse, habile aux manigances,
A des tapotements de doigts sur les cloisons.
.....
Et l'on entend toujours la plainte de la Vie !*

Enfin, les chambres meurent avec la chute du jour

Qui nous quitte et nous laisse orphelins de sa flamme !

Le poète « ausculte » ensuite le cœur de l'eau somnolente, si transitoire, la grande névrosée :

*Ah ! ce cœur de l'Eau vaste en qui tout s'amalgame,
Le cœur de l'Eau plus compliqué qu'un cœur de femme.*

En l'eau se reflètent toutes les choses :

*Rideaux d'arbres, pignons, mâts de vaisseaux, ciels roses
Auxquels l'Eau calme mêle une part d'infini.*

L'eau aime le ciel parce qu'il se mire tout entier en elle. Elle se dilate aussi et alors elle a des transparences d'œil :

Œil bénin, œil de femme où tout un ciel se rêve.

Sa voix est triste et s'affecte de la moindre affliction. Son cœur est un cœur nostalgique.

Les jets d'eau, forme la moins consolante de l'eau, disent des élégies et sont le

*Symbole édifiant d'une âme qui s'élance
Et pulvérise au vent son sanglot éternel.*

Rodenbach avoue sa préférence pour les eaux calmes ; et c'est l'aquarium qui montre le mieux le cœur de l'eau entre ses murs de verre :

*Verre où les poissons noirs ont cessé leurs passages,
Âme sans passions, cristal sans tatouages ;
Aquarium du cœur redevenu nouveau
N'ayant plus que la claire innocence de l'Eau !*

Les Paysages de Villes évoquent les façades anciennes, ruinées, penchées au long des quais bordés d'acacias, la tristesse des antiques logis abandonnés, le silence qui plane dans les villes sans joie, en proie aux girouettes grinçantes, les fumées qui se déroulent au-dessus des cités vétustes ceinturées de remparts, les vieilles cloches, les quartiers déserts peuplés de couvents et d'hospices, les femmes en mante se rendant aux offices, les clairs de lune qui revêtent les murs décrépis de « linges de lumière et d'aumônes d'astres », les « beffrois militaires » où « l'heure en or » s'effeuille sur les cadrans et la ville, la cité d'élection du poète :

*O ville, toi ma sœur, à qui je suis pareil,
Ville déchue, en proie aux cloches, tous les deux
Nous ne connaissons plus les vaisseaux hasardeux
Tendant comme des seins leurs voiles au soleil.*

*Comme des seins gonflés par l'amour de la mer.
Nous sommes tous les deux la ville en deuil qui dort
Et n'a plus de vaisseaux parmi son port amer,
Les vaisseaux qui jadis y miraient leurs flancs d'or ;
Plus de bruits, de reflets... Les glaives des roseaux
Ont un air de tenir prisonnières les eaux,
Les eaux vides, les eaux veuves, où le vent seul
Circule comme pour les étendre en linceul.
Nous sommes tous les deux la tristesse d'un port :
Toi, ville ! toi ma sœur douloureuse qui n'as
Que du silence et le regret des anciens mâts ;
Moi, dont la vie aussi n'est qu'un grand canal mort !*

*Qu'importe ! dans l'eau vide on voit mieux tout le ciel,
Tout le ciel qui descend dans l'eau clarifiée,
Qui descend dans ma vie aussi pacifiée.
Or, ceci n'est-ce pas l'honneur essentiel
— Au lieu des vaisseaux vains qui s'agitaient en elles —
De refléter les grands nuages voyageant,
De redire en miroir les cloches éternelles,
D'angeliser d'azur leur nonchaloir changeant,
Et de répercuter en mirage sonore
La mort du jour pleuré par les cuivres du soir ?
Or c'est pour être ainsi souples à son vouloir
Que le ciel lointain, l'une et l'autre, nous colore
Et décalque dans nous ses jardins de douceur,
O toi, mon âme, et toi, Ville Morte, ma sœur !
Et c'est pour être ainsi que l'une et l'autre est digne
De la toute-présence en elle d'un doux cygne,
Le cygne d'un beau rêve acquis à ce silence
Qui s'effaroucherait d'un peu de violence
Et qui n'arrive à flotter là comme une palme
Qu'à cause du repos, à cause du grand calme,*

*Cygne blanc, dont la queue ouverte se déploie,
— Barque de clair de lune et gondole de soie
Cygne blanc, argentant l'ennui des mornes villes,
Qui hérisse parfois dans les canaux tranquilles
Son candide duvet tout impressionnable ;
Puis, quand tombe le soir, cargué comme les voiles,
— Dédaignant le voyage et la mer navigable —
Sommeille, l'aile close, en couvant des étoiles !*

Les Cloches du Dimanche racontent le vide du jour où l'on s'ennuie, du jour interminable où le silence « en neige immense » tombe, le jour où l'on entend les cloches, les cloches « qui ont des voix démodées », le jour des lentes promenades, des stations dans les églises où chantent « les soprani » à la voix frêle d'« enfants — fleurs d'un jardin quasi religieux », le jour des longues processions en l'honneur du Saint-Sang, le jour où la cloche aux glas multipliés

*Dans l'âme du dimanche, où toute rumeur cesse,
Agrandit longuement des cercles de tristesse,*

le jour enfin, où l'on pense à la Mort.

Au Fil de l'Âme est une suite d'images où le poète se remémore ses rêves d'autrefois, des visages et des souvenirs anciens « se dédorant. »

Dans *Du Silence* :

*Silence : c'est la voix qui se traîne un peu lasse,
De la dame de mon Silence, à très doux pas,
Effeuillant les lis blancs de son teint dans la glace.*

Ici nous nous trouvons devant des pages incomparables sous le rapport de la ténuité dans l'impression et de l'acuité dans

l'expression des sentiments. C'est une lente et insinuante évocation des choses qu'aucun bruit ne trouble.

La clarté se retire. C'est le soir. Tout s'endort. Les rêves peuvent prendre leur vol « de mouches d'or ». Le songeur se rappelle son enfance si lointaine dans le vague du rêve qui peu à peu se précise dans le silence de la chambre assoupie. Les miroirs ressuscitent une à une les images des jours enfuis. Le carillon de la pendule rompt un instant le silence somnolement où la pensée en dérive du solitaire s'absorbe à la recherche du temps perdu : dans les vieilles petites villes des Flandres où les cygnes voguent sur les canaux endormis, tandis que les béguines engoncées dans leurs mantes pareilles à des cloches noires se rendent aux offices des tristes dimanches d'automne. Et la neige, « la douce endormeuse des bruits », « la sœur pensive du silence », tombe en flocons lents dans la ville morte irréparablement.

Les Vies Encloses rassemblent sept parties : *Aquarium Mental, Le Soir dans les Vitres, Les Lignes de la Main, Les Malades aux Fenêtres, Le Voyage dans les Yeux, La Tentation des Nuages, L'Âme sous-marine*, et un épilogue.

Les anciens thèmes réapparaissent comme l'eau, les soirs tristes, les miroirs, les vieilles villes flamandes, les fumées, les hosties, avec en plus : la vie des aquariums, les yeux « miroirs de l'âme » et tous les falbalas des nuages qui décorent de leurs ombres les murs des cités endormies.

Dans *Aquarium Mental* ⁽¹⁾ Rodenbach étudie la poésie

(1) Il y a un curieux rapprochement à faire entre les vers de ce long poème et cette page des *Heures de Philosophie* d'Octave Pirmez : « *Aquarium* », C. L. I. V., p. 129. « Dans le vaste aquarium remuent, parmi les pierres, des êtres informes, seiches, crabes de mer, et toute la foule inconnue des monstres

du subconscient. L' Aquarium est fermé aux agitations de ce monde. Il est le domaine des poissons calmes et des « pensifs végétaux » que nul vent n'incline. Son eau est comme l'âme du poète enclose en du silence et vouée au spectacle de sa vie intérieure

Où des rêves ont lui dans l'eau tout argentine.

Elle est bleuâtre et s'émeut un moment d'un poisson frôleur

Qui vient, oblique, part, se fonde, devient fluide

comme une pensée fugace.

horribles. A travers le cristal du bassin on les voit errer confusément dans les bancs de coquillages aux formes bizarres. Leur vie est sommeillante, végétative : cerveaux rêveurs, âmes troubles, guidées, semble-t-il, par la main des démons, ils guettent silencieusement leur proie. Les uns, presque diaphanes, s'arrêtent immobiles au milieu du bassin ; d'autres s'évanouissent sous les graviers. Les actinies ou anémones de mer, roses, rouges ou blanches, informes champignons, chairs visqueuses au hideux pelage, germent lentement sur les sourds madrépores, où se crispent des araignées immobiles, froides, mais vivantes... Parfois, semblables à des spectres, ils (les seiches, les crabes et les monstres) s'avancent obliquement, s'arrêtent, écoutent, machinent, puis ouvrent leurs tenailles : appétence confuse, somnolence mystérieuse. Les observant, à travers le mur de verre qui les tient captifs, on cherche à découvrir une pensée au fond de leur œil pierreux. Mais leur froid regard songe et se tait... Toute la vermine de la mer qui monte, descend, remonte sans cesse autour d'eux, ils ne la comprennent que par leur estomac qui les attire vers elle quand vient la sensation de la faim. De là leurs attitudes, tour à tour inquiètes et satisfaites, leur marche tour à tour cauteleuse et précise. O mer profonde, pourquoi nourrir ces monstres ? Sont-ce les âmes damnées qui souffrent ainsi en tes profondeurs sans qu'il leur soit donné une voix pour se plaindre ? Pourquoi cette chair aux rochers et cette vie aux pierres ? Sombre léthargie qui balance des milliers de créatures entre la vie et la mort, lente gravitation à la lumière, solitude et paralysie dans la fièvre des éléments. »

Or cette page a été reproduite par Rodenbach lui-même dans l'*Anthologie des Prosateurs belges* qu'il avait publiée en 1888 avec Lemonnier, Picard et Verhaeren (pp. 182-183). Le texte du solitaire d'Acoz pourrait bien avoir inspiré *Aquarium mental*.

Dans l' Aquarium, l'eau verte se fonce ou s'éclaircit suivant les sursauts fantasques des poissons et des végétaux, des âmes à demi damnées se purifiant dans ce bassin où le sort les exila. Le poète dit aussi que l' Aquarium symbolise la mémoire où les souvenirs émergent par moments, ou encore le sommeil qui engendre les rêves vite effarouchés comme les actinies :

Anémones de mer, sensibles de l'eau ;

Qui, dans l'eau sans nul frisson,

S'ouvrent, comme une bouche au baiser s'ouvrirait,

Fardant de rose un peu leurs corolles blémies,

Mais sensibles encor comme une plaie en fleur ;

Car le moindre nouvel éveil d'une nageoire

Les rétracte aussitôt parmi l'eau qui se moire,

Encor que le poisson soit doucement frôleur,

Et les voilà toutes recloses, racornies,

Toutes tristes comme une bouche après l'adieu !

Or nous avons aussi dans nous des actinies :

Rêves craintifs qui se déplient parfois un peu,

Jardin embryonnaire et comme sous-marin,

Fleurs rares n'émergeant que dans la solitude,

Bijoux dont le silence entr'ouvre seul l'écrin.

Mais combien brefs, ces beaux instants de plénitude

Qui sont le prix du calme et du renoncement !

Car revoici toujours les nageoires bannies

D'un rêve trop profane au louche glissement

Qui crispe l'eau de l'âme et clôt les actinies.

L' Aquarium prend aussi en pitié les autres eaux : le ruisseau au courant déchiré par les cailloux de son lit, le fleuve fatigué de porter les vaisseaux véloces, le canal dont l'eau

presque immobile s'argente de reflets, le jet d'eau trop impatient de se grandir inutilement, la mer qui souffle des tempêtes tandis que lui, écarté volontairement de la vie, n'a d'autre but que ses fêtes mentales,

Avec l'orgueil un peu triste d'être inutile.

Le Soir dans les Vitres raffine sur les combats de la Lumière et de l'Ombre — poison qui fait mourir, un peu plus chaque soir.

*Certes le soir est déchirant comme un adieu,
L'ombre se tresse au front en couronne d'épines ;
Mais c'est aussi l'instant où l'on se sent un dieu !*

Avec *Les Lignes de la Main*, le sujet devient plus nouveau et plus varié.

*La main s'enorgueillit de sa nudité calme
Et d'être rose et lisse, et de jouer dans l'air
Comme un oiseau narguant l'écume de la mer,
Et de frémir avec des souplesses de palme.*

L'envers est un réseau de plis où

La Mort tisse déjà sa toile d'araignée

et forme aussi « une arabesque étrange où gît la Destinée ».

Que d'idées et d'images les mains éveillent dans l'esprit du poète : les mains des enfants, des héros, des amants ; les mains des anciens portraits échos des visages ; jeunes, vieilles, lisses ou ridées, toutes les mains de ceux qui sèment le grain ou les idées !

Les pages intitulées *Les Malades aux Fenêtres* analysent les sensations que l'auteur a éprouvées pendant une récente

maladie. « La maladie est une crise de lumière », dit-il. Comme elle est isolante, c'est un

Lent repos d'un bateau qui songe au fil d'une eau.

Elle permet de se réaliser soi-même, car elle est « un état sublimé ». Cet état est tellement éloigné de la vie qu'il confère aux choses une signification toute différente, et leur donne un aspect d'éternité. Le malade en acquiert un complet détachement des biens de ce monde :

*La Gloire ? écrire un peu son nom dans la fumée !
.....
L'orgueil, l'amour, autant d'inutiles trophées.*

Sa sensibilité s'accroît avec la tristesse nocturne. Il perçoit les moindres bruits, car

Ce sont les bruits qui font la preuve du silence ;

et il perçoit aussi les moindres lueurs, les plus subtiles odeurs : parfums ou relents pharmaceutiques. Les sens sont aiguisés jusqu'à la fine pointe.

Les journées sont bien longues et les nuits interminables, et la lente fuite des heures détachées seconde par seconde, minute par minute, exaspère.

Le poète se trouve si changé par la maladie qu'il s'apparaît à lui-même tout nouveau ; et quand la convalescence survient avec ses impressions fraîches, il se retrouve désaccoutumé de vivre au milieu des passants :

*Ils se hâtent ; mais leur affairément étonne ;
Ils s'égaient ; mais leur joie est étrange et fait mal ;
Soi-même, au milieu d'eux, on se sent anormal ;
Et la vie où l'on rentre a l'air si monotone.*

En comparaison, « la maladie est un voyage chez Dieu ».

Le Voyage dans les Yeux est un voyage plus étrange

Où l'on chemine sans chemins dans l'inconnu.

Car tout se mire dans les yeux :

*Ah ! les yeux ! tous les yeux ! tant de reflets posthumes !
Reliquaires du sang de tous les soirs tombants ;
Chaires où toute noce a promulgué ses bans ;
Sites où chaque automne a légué de ses brumes.
Yeux ! carrefours de tous les buts s'y résumant ;
Fenêtres d'infini ; calme aboutissement ;
Car tout converge à ces vitres de chair nacrée.*

Miroirs vivant en qui l'univers se recréa.

Rodenbach se demande :

Pourquoi les yeux, étant limpides, mentent-ils ?

Et pour élucider ce problème angoissant il interroge tous les yeux : ceux des enfants comme ceux des portraits, des fous ou même des aveugles :

Puits d'infini, que bouche un si calme glaçon.

L'œil l'inquiète, car

L'œil voyage. Il franchit le temps et la distance.

Il capte tant de reflets, qu'il est toute la mémoire du poète :

*Un souvenir plutôt physique que mental :
Réverbérations d'enfance et de voyages.
Dessins figuratifs des heures qui s'en vont,
Survivances toutes visuelles qui font
De mes yeux comme un grand reliquaire d'images !*

Les nuages, de *La Tentation des Nuages*, sont peut-être aussi un autre reliquaire d'images où l'œil du poète s'alimente, où il retrouve tour à tour le gris des ciels du Nord cher à son âme, la fumée en spirale, « jeune sœur de la nuée » qui raconte l'histoire des foyers, la pluie « humble et lente », les ciels de Toussaint, « l'or diamanté » du soleil qui brûle « au haut du ciel d'été », la lune,

Pays immaculé dont la candeur enjôle,

les lourds nimbus emplis de maléfices des tragiques soirs d'orage et tout le ruissellement des trésors du couchant triomphal :

*Le couchant triomphal est une fin de règne...
Des cuivres de victoire enamourent le soir ;
Des drapeaux sont hissés ; un sang nombreux imprègne
Le fond du ciel qui s'en rougit comme un pressoir ;
Et l'on croit voir s'enfuir une armée ennemie.
Maintenant c'est la paix de la lutte finie ;
L'orgueil, — et l'on entend le bruit lourd de sa clé ;
C'est l'accomplissement, le butin étalé,
L'or du soleil, les nuages comme des porches,
D'où l'on voit des palais d'azur s'approfondir ;
Et le ruissellement de joyaux, et les torches
Dont les gestes de feu conduisent au nadir...
Couchant sublime ! Architectures inouïes !
Premiers astres qui font le ciel fleurdelysé !
Et là-bas, toutes ces chevelures rouies
Comme un lin fin dans un étang cristallisé,
Moisson des longs cheveux fauchés des Ophélie !*

Charme de l'équivoque et des anomalies !
 Vertigineux palais que des nuages font,
 Auxquels à chaque instant quelque chose s'annexe !
 Nuée, en forme de montagne, qui se fond ;
 Petite brume rose offerte comme un sexe ;
 Vapeurs se contractant en bêtes de blason
 Qui sont soudain des léopards ouvrant leurs gueules
 Ou des licornes dans le soir piaffant seules ;
 Puis voici d'autres jeux occupant l'horizon :
 Les nuages sont purs comme des mousselines ;
 On voit des communiantes dans les berlines
 Qui jettent par les portières des nénuphars ;
 Tout est blanc dans le ciel qui croit que c'est dimanche !

 Or tout ce luxe du couchant, ce sang, ces fards,
 Ces grottes, ces palais de féerie or et blanche,
 Cette mer bleue où dort la coupe de Thulé,
 Cette splendeur que plus personne ne dénie
 Et qui semble un triomphe récapitulé,

 C'est l'image de la vieillesse du Génie !

Dans *L'Ame sous-marine*, le poète analyse sa propre âme obscure, « sombre royaume souterrain », « labyrinthe d'inconscience », dont il ne connaît que la surface, quelques rêves et quelques pensées, tandis que tout au fond gisent peut-être d'illusoires trésors sous-marins.

Le *Miroir du Ciel Natal* ⁽¹⁾ est divisé en huit parties : Les

(1) A l'origine, le titre de ce livre était *La Joie contemplative*. Il n'a été changé qu'au cours de l'impression du volume ; cf. le jeu d'épreuves d'imprimerie conservé dans le « Fonds Rodenbach » de la Bibliothèque Royale de Bruxelles.

Lampes, *Les Femmes en Mante*, *Les Réverbères*, *Les Jets d'Eau*, *Les Premières Communiantes*, *Les Cygnes*, *Les Cloches* et *Les Hosties*. Un épilogue termine ce volume comme les deux précédents.

Les Lampes sont de calmes amies qui nous consolent et nous conseillent chaque soir de la vie. Elles guérissent la chambre de l'obscurité. Elles nous mettent dans l'âme « un temps de mai ». Ce sont des roses blanches » qui s'ouvrent tout à coup au jardin gris du soir », des lunes blanches qui font fleurir des nénuphars dans les miroirs, des

Phares ! Archipels d'or !
Petites îles de lumière
Dans le salon qui se dédore ;
Fraîches roses trémières !

Les Femmes en Mante sont le symbole de la ville morte que Rodenbach chante une fois de plus sous tous ses aspects de décrépitude et de religieuse innocence.

Les Réverbères disent la mélancolie des rues solitaires, dans les nuits désolées de Flandre.

Les Jets d'Eau sont un

Prisme toujours en fuite et qui se recommence !

Les Premières Communiantes sont des

Cloches de mousseline,
Robes bouffantes
Qui cheminent...

des floraisons d'arbres en robes blanches, des camélias blancs,

des colombes du Saint-Esprit, de blanches azalées, des cloches de tulle brimbalées...

Les Cygnes, sont, eux, des premières communiantes, des âmes « peut-être habillées en oiseaux » ; ils vont et viennent sur les canaux

Comme les moines dans un préau.

Ils dressent sur l'eau morte « un arpège de plumes ». Leurs ailes ont la forme des harpes, des harpes de la musique du silence...

Les Cloches sont des cygnes, des premières communiantes du ciel, des béguines, des croisés qui chevauchent, des évêques sous le dais...

Les Hosties sont de la neige en fleur, une pâle lune, la tonsure d'un prêtre, la face de Jésus, l'objet de toutes sortes de comparaisons ingénieuses.

L'Épilogue est comme l'ex-voto suprême que Rodenbach suspend au-dessus du maître-autel de la cathédrale de sa ville d'élection et dans lequel il se remet à Dieu pour le sauver de l'oubli des hommes :

*Seigneur, en un jour grave, il m'en souvient, Seigneur !
Seigneur, j'ai fait le vœu d'une œuvre en votre
honneur. (1)*

*C'est donc pour vous qu'ici brûlent d'abord des lampes
Qui disent votre gloire et sont mes dithyrambes.*

(1) *Le Livre de Jésus.*

*Toutes ces chastes Premières Communiantes
Vêtent mes rêves blancs de leurs robes qui chantent.*

*C'est pour prix de vos biens et pour m'en rendre digne
Que j'ai fait jusqu'à vous pèleriner mes cygnes.*

*J'ai varié dans l'air le concert noir des cloches
Pour m'exprimer moi-même en leurs chants qui
ricochent,*

*Et les jets d'eau montés en essors de colombe,
C'est ma Foi, tour à tour qui s'élance et retombe.*

*J'ai cherché votre Face en aimant les hosties,
Viatique d'amour dont ma vie est nantie.*

*Seigneur ! en ma faveur, souvenez-vous, Seigneur,
Seigneur, de l'humble effort d'une œuvre en votre
honneur !*

L'art infini, l'imagination si riche du poète font invinciblement penser à ces jongleurs hindous qui jettent dans un peu de terre une graine et qui en murmurant quelques paroles magiques la font instantanément germer, grandir et s'épanouir en floraisons inattendues.

Il y a un écart énorme entre *La Jeunesse Blanche* et les trois dernières œuvres poétiques de Rodenbach. La transformation est complète. Le poète s'abstrait de plus en plus de la vie. Il s'est tracé un autre but que dans sa vie belge encore trop sensible aux atteintes du dehors. Il a d'ailleurs formulé cet idéal dans la conclusion d'une étude sur la *Poésie nouvelle* (1).

(1) *La Revue bleue*, avril 1891 et *Évocations*, pp. 237, 279.

« L'œuvre de demain sera une œuvre d'âme... », mystique, ingénieuse à ne peindre que des visions, des rêves, des synthèses — les cloches non plus comme un point dans l'espace et une heure dans les temps, mais dans leur fixité hiératique et avec déjà leur part d'éternité... La poésie redeviendra nouvelle par les envollements dans le rêve, la poursuite de vierges inconnues au bout de la brume, les emmagasinement de sons capturés aux confins du silence ». C'est la poésie de la nostalgie et du renoncement complet ⁽¹⁾. C'est celle qui apparaît dans *Le Règne du Silence*, *les Vies Encloses*, et *Le Miroir du Ciel Natal*. La Flandre forme toujours le fond du décor avec ses vieilles villes, ses béguinages, ses canaux, ses cloches et ses nuages ; mais lorsque le poète analyse la vie intérieure, il s'évade pour pénétrer dans un monde tout idéal, le subconscient. Dans ce domaine-là, il parvient à une profondeur d'introspection incomparable ; et c'est dans certaines pages du *Règne du Silence*, d'*Aquarium Mental*, des *Lignes de la Main*, des *Malades aux Fenêtres*, du *Voyage dans les Yeux* et de *L'Ame sous-marine* qu'il fixera l'apparence sensible de nos sensations et de nos pensées. Personne ne l'a égalé sur ce terrain. L'imagination très déliée de Rodenbach lui fait trouver des analogies insoupçonnées et originales avec une abondance sans cesse accrue, et dans un ordre d'idées et de sensations assez restreint. En voici trois exemples typiques : *Le Carillon qui retentit* est :

(1) M. M. L. ESTÈVE et F. GAUDION, dans leur livre *Les Héritages du Romantisme*, Toulouse 1909, ont spécialement étudié l'œuvre poétique de Rodenbach en concordance avec celle d'écrivains contemporains atteints comme lui du Mal romantique manifesté sous trois formes qu'ils appellent : le *Mal du crépuscule*, c'est-à-dire, la *nostalgie de la lumière*, le *Mal de la province*, c'est-à-dire, la *nostalgie des lieux que l'on ne connaît pas*, et le *Mal de l'Au-delà*, c'est-à-dire, *nostalgie de l'Inconnu, de l'Imprécis*.

Tantôt le chapelet de l'heure en oraison ;
Puis ce semble un oiseau si peu viable et frêle
Qui se baigne et qui joue avec des perles d'eau ;
Puis du verre qui pleut mêlé de fer qui grêle ;
Étincelles de bruit sous un vague marteau,
Musique d'une noce au retour, clopinante,
Qui monte un escalier tournant, et disparaît ;
Bruit de verres choqués, cristal qui se lamente,
Grelots de la Folie — oh ! valse, vin clair et,
Carnaval fatigué de danses enragées,
Qui s'en revient vidé d'argent et de raison
Et qui laisse dégringoler dans la maison
Ses derniers confettis, des sous et des dragées.

(*Le Règne du Silence*, pp. 196-197).

Le Gris des Ciel du Nord.

Le gris des ciels du Nord dans mon âme est resté.
Je l'ai cherché dans l'eau, dans les yeux, dans la perle ;
Gris indéfinissable et comme velouté,
Gris pâle d'une mer d'octobre qui déserte,
Gris de pierre d'un vieux cimetière fermé.
D'où venait-il, ce gris par-dessus mon enfance
Qui se mirait dans le canal inanimé ?
Il était la couleur sensible du silence
Et le prolongement des tours grises dans l'air.
Ce ciel de demi-deuil immuable avait l'air
D'un veuvage qui ne veut pas même une rose
Et dont le crêpe obscur sans cesse s'interpose
Entre la joie humaine et son chagrin sans fin.
Ah ! ces ciels gris, couleur d'une cloche qui tinte,
Dont maintenant et pour toujours ma vie est teinte !

(*Les Vies Encloses*, pp. 191-192).

La Voix des Soprani.

C'est un frais jet d'eau qui monte et retombe
 Et l'église en est rafraîchie ;
 C'est un lustre aux tremblotantes bougies
 Dont la clarté croît et décroît ;
 C'est un concile de colombes,
 C'est un chant qui déferle ;
 On voit le ciel à travers leur voix,
 Comme à travers une perle...

.....
 Voix des soprani

Aussi cassables que du verre,
 Transparentes aussi,
 Et dont la transparence enserre
 — Tout en le laissant voir —
 Le beau vin d'or des Prières latines.

.....
 Et les voix se combinent

Comme des fils frères
 Qui doivent aboutir à être une dentelle ;
 Chaque voix collabore,
 — Ah ! quelle harmonie il y a ! —
 Et sur l'orgue, dont le velours s'étale
 S'ajoure le cantique en dentelle totale.

(*Le Miroir du Ciel Natal*, pp. 199-200).

Certaines des analogies se déduisent parfois comme les termes d'un syllogisme (nous en avons montré un modèle dans *L'Hiver Mondain* et son équivalent dans *Le Miroir du Ciel Natal*), et les correspondances sont poussées jusqu'aux plus extrêmes limites.

Dans *Le Règne du Silence* et *Les Vies Encloses*, Rodenbach est resté fidèle à l'alexandrin classique ; les licences qu'il prend quant aux déplacements de la césure sont assez rares : Mais il n'observe pas toujours l'alternance des rimes féminines et masculines, et n'évite ni l'assonance ni l'allitération.

Dans *Le Miroir du Ciel Natal*, s'il use encore de l'alexandrin, il adopte la technique du vers libre pour un grand nombre de ses derniers poèmes.

Les strophes comprennent des vers de mètres différents, pairs ou impairs, se succédant sans symétrie, sans alternance, l'auteur les assemblant suivant la fantaisie de son seul caprice. Les rimes ne sont plus riches. Elles sont souvent remplacées par des assonances : *étonne* avec *aumône*, *lèvres* avec *rêves*, *flambe* avec *lampe*, *tombe* avec *ombre*, *forêt* avec *éclaireraient*, *succombent* avec *ombre*, *s'achemine* avec *cygnes*, *s'agenouille* avec *joule*, *linges* avec *rince*, etc...

Dans son *Manuel de la Littérature Française*, A. Daxhelet — auteur également d'une très belle étude sur l'œuvre de Rodenbach — a résumé comme suit la théorie du vers symboliste : « 1^o suppression systématique de la césure fixe et d'un repos obligatoire quelconque ; 2^o enjambement intérieur et extérieur, hiatus, complètement libres ; 3^o plus de nombre fixe et déterminé de syllabes dans les vers ; 4^o faculté d'observer ou non la loi de l'alternance des rimes masculines et des rimes féminines ; 7^o enfin, affaiblissement de la rime réduite souvent à l'assonance comme au moyen âge ».

Les vers libres du *Miroir du Ciel Natal* appliquent assez fidèlement ces règles d'une prosodie nouvelle.

L'influence de Baudelaire n'est plus sensible dans les derniers vers de Rodenbach ; la seule parenté d'esprit subsiste.

On retrouve en lui un peu de l'âme d'Alfred de Vigny, du roideur et la concentration de la pensée. Il y a des échos de Verlaine, du Verlaine des *Poèmes Saturniens* et de *Sagesse*. Ces trois derniers vers du n° VI du *Cœur de l'Eau* du *Règne du Silence* :

*Voix qui prolonge un peu les voix qui se sont tues,
Voix triste et qu'on dirait posthume et d'autrefois,
Voix qui parle comme regardent les statues* ⁽¹⁾

sont une réminiscence un peu trop littérale du dernier tercet du sonnet

Mon Rêve familier des *Poèmes Saturniens* :

*Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.*

Ce sonnet de *Sagesse* :

*Le son du cor s'afflige vers les bois
D'une douleur on veut croire orpheline
Qui vient mourir au bas de la colline
Parmi la bise errant en court abois.*

*L'âme du loup pleure dans cette voix
Qui monte avec le soleil qui décline
D'une agonie on veut croire câline
Et qui ravit et qui navre à la fois.*

*Pour faire mieux cette plainte assoupie
La neige tombe à longs traits de charpie
A travers le couchant sanguinolent.*

(1) Ce vers est répété par Barbe dans les premières scènes du *Voile*.

*Et l'air a l'air d'être un soupir d'automne,
Tant il fait doux par ce soir monotone
Où se dorlote un paysage lent*

trouve de nombreux échos dans *Les Malades aux Fenêtres* et d'autres pages du *Règne du Silence* ou des *Vies Encloses*. A l'école de Mallarmé, Rodenbach a acquis le goût de l'impalpable et des mots qui suggèrent l'idée ou la sensation. Cela explique comment il a pu relier ses perceptions les unes aux autres, comment il parvient à fondre indissolublement la préciosité à sa mélancolie naturelle qui devient comme une sorte de mysticisme intellectuel. Sa poésie singulière est bien, comme l'a dit Léon Daudet, « une poésie de miniatures morales, où l'abstrait revêt des parures concrètes, papillon de l'idée qu'on lacère en le touchant ». ⁽¹⁾

L'influence de la poésie de Georges Rodenbach a été très

(1) J.-K. Huysmans exprime son étonnement d'une telle réussite dans cette phrase : « Le vieil axiome du père Gautier sur les écrivains qui doivent, qui peuvent rendre avec des mots, s'ils sont réellement écrivains, l'inexprimable, se vérifie nettement, fermement, dans vos livres où tout le ténu, tout le fugitif, tout l'intangible nous apparaît, surpris que ces sensations puissent être précisées et fixées dans le moule définitif d'un vers » (extrait d'une lettre, datée du 1^{er} mars 1896, communiquée par M. Constantin Rodenbach).

De la même époque nous a été conservée une lettre d'Émile Verhaeren à son ami, dans laquelle il s'exprime d'une manière analogue sur son talent de poète : « Tu as des comparaisons, des tournures de phrases, des inflexions et des enfilements de vers qui sont à toi tout seul. Ton « Aquarium mental », ton « Soir dans les Vitres » et surtout ta « Tentation des Nuages » (partie des *Vies Encloses* que je préfère) inaugurent des subtilités de visions et de sensations, des dosages d'impressions, des frôlements de mots et de phrases non encore rencontrés chez les autres. Si jamais un sixième sens, celui avec lequel l'âme, directement, en se passant des autres, verra, doit naître en nous, tu l'auras annoncé, pressenti presque. Et cela est énorme, non seulement au point de vue littéraire, mais au point de vue humain en général » (extrait d'une lettre appartenant à M. Constantin Rodenbach).

grande sur la jeunesse littéraire de son temps, surtout sur la seconde génération du symbolisme, celle des intimistes : Albert Samain, Charles Guérin, Francis Jammes, Henry Bataille, Georges Périn, Fernand Gregh, André Foulon de Vaulx, Olivier Caemard de la Fayette, Francis Caillard, Frédéric Saisset, Amélie Murat. Plus tard, à leurs débuts, Abel Bonnard, Émile Henriot ⁽¹⁾, Alexandre Arnoux, François Mauriac (dans ses *Mains Jointes*) s'inspirèrent eux aussi de Georges Rodenbach.

En Belgique, quelques jeunes poètes : Charles Govaert, Léon Tricot, Arthur Hubens, Paul Mussche, essayèrent de fonder une école poétique de Bruges, mais sans résultats apparents. En Italie, en Russie, dans l'Amérique latine, Rodenbach eut des disciples. Aujourd'hui, il semble que ses vers n'ont que peu d'échos dans la jeunesse ; nous entendons, particulièrement, celle qui est plus éprise de sports, de jeux de plein air que des jeux raffinés de l'esprit.

(1) Cf. ce qu'il dit de la poésie de Rodenbach dans son livre *Naissances*, Paris, 1946, pp. 100 et suiv.